

Université Moulay Ismail
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Département des études françaises
Niveau : S3
Cours de traduction

Objectifs :

1. Mettre en lumière les thématiques d'ordre idéologique qui conditionnent notre représentation de la traduction.
2. Traduire des textes littéraires du français à l'arabe et vice versa.

I- Epistémologie de la traduction :

La transgression traductive constitue une règle. L'infidélité au texte d'origine est presque une norme. L'équivalence parfaite ou fidélité devient donc une exception. Ce paradoxe a interpellé plusieurs philosophes comme Umberto Eco, Edward Sapir, Jacques Derrida et bien d'autres.

1-Le premier présupposé idéologique est « La fidélité de la traduction » qui se manifeste selon plusieurs modalités : fidélité au contenu, à la forme ou à l'effet.

Le traducteur s'efforce dans sa production traductive de rester fidèle au texte et s'interdit tout infléchissement sémantique délibéré ou inconscient. Tout traducteur cultive l'illusion de la traduction parfaite et par conséquent le lecteur aussi. La fidélité de l'auteur n'implique pas nécessairement celle du texte.

Cette illusion de la fidélité de la traduction est légitimée officiellement de plusieurs manières : la légitimation éditoriale, critique, universitaire et scolaire.

La célèbre expression italienne « traduttore, traditore » affirme de façon concise et radicale la proverbiale « traduire c'est trahir » en français. Les sociologues et les philosophes ont conçu leurs visions de la traduction à partir de cette hypothèse lapidaire.

2-La première hypothèse est celle de Sapir-Whorf en rapport avec le problème de la traductibilité :

Les 2 sociologues se sont inspirés des écrits sur le langage de Wilhelm von Humboldt et de ses disciples dits néo-humboldtiens. Ainsi, l'hypothèse Sapir-Whorf consiste en « une langue nous oblige à voir le monde d'une certaine manière, et nous empêche par conséquent de le voir d'autres manières ». Donc

l'incommensurabilité (la non coïncidence des structures de base) des structures syntaxiques entre les langues induirait une différence des « visions du monde » des cultures différentes. Les référents étant différents, les découpages de la phrases différents aussi et donc les structures seront nécessairement non coïncidentes et par conséquent les idées aussi.

Georges Mounin dans les *Problèmes théoriques de la traduction* rejette cette hypothèse. Il avance que « postuler des visions du monde différentes parce qu'il y a des structures linguistiques différentes ; puis expliquer que ces structures linguistiques sont différentes parce qu'elles reflètent des visions du monde différentes. » n'est applicable à toute les structures de la langue et donc l'hypothèse réfutée se base sur les exceptions et les érige en règles.

Emile Benveniste soutient cette vision du monde de Mounin. Il rappelle que « la pensée chinoise peut bien avoir inventé des catégories aussi spécifiques que le tao, le yin et le yang : elle n'en est pas moins capable d'assimiler les concepts de la dialectique matérialiste ou de la mécanique quantique ». Autrement dit, en reprenant les mêmes structures d'une langue et en voulant les plaquer bon gré mal gré ne donne pas un résultat satisfaisant. Les chinois ont assimilé les principes de la physique quantique et les ont formulés de façon à garder l'effet tout en se débarrassant des structures. L'emploi ou l'usage de catégories d'origine étrangère ne suffirait pas à assurer qu'elles sont comprises et employées dans le sens qui est le leur dans la langue d'origine.

L'hypothèse Sapir-Whorf a des limites : elle prend en considération uniquement l'aspect fixiste synchronique des langues et ignore dans sa réflexion son évolution diachronique. Il s'agit de prendre en compte leur relation dialectique avec le monde et avec les autres langues.

3-L'hypothèse de Mounin est que « l'intraductibilité » est momentanée historiquement parlant et puisque les langues évoluent et s'alimentent continuellement, ce qui est intraduisible peut le devenir. La « traductibilité peut survenir par le biais des rencontres entre populations de langues différentes qu'il appelle *médiations* d'une évolution de la langue.

Pour le linguiste, le traducteur dispose de beaucoup de liberté dans le maniement de sa langue maternelle et permet aux étrangers de la comprendre en trouvant des équivalences après coup.

Pour Georges Mounin et Franz Boas, chaque langue appelle de façon idiomatique certaines constructions et, par extension, certaines informations sémantiques plutôt que d'autres. Lisons cet exemple de Roman Jakobson :

« Pour traduire correctement la phrase anglaise *I hired a worker* (« J’engageai(s) un ouvrier/une ouvrière »), un Russe a besoin d’informations supplémentaires – l’action a-t-elle été accomplie ou non, l’ouvrier était-il un homme ou une femme? – parce qu’il doit choisir entre aspect complétif ou non complétif du contribution à une épistémologie de la traduction verbe – *nanjal* ou *nanimal* – et entre un nom masculin ou féminin – *rabotnika* ou *rabotnicu*. Si, à un Anglais qui vient d’énoncer cette phrase, je demande si l’ouvrier était un homme ou une femme, il peut juger ma question non pertinente ou indiscrete, tandis que, dans la version russe de cette même phrase, la réponse à cette question est obligatoire. »

Le **lecteur** est ainsi une forme de *médiation* qui réactive les possibilités multiples de la signification.

4-Pour Walter Benjamin : « On peut songer à ces cas exceptionnels où la traduction est considérée comme aussi bonne voire meilleure que l’original concernant l’expression de la vie ou encore la visée d’un dire qui ne réduise pas l’œuvre, ni la traduction à la communication au point d’en faire une réinvention ou encore une création originale. Surtout dans les traductions littéraires, le travail de traduction peut rivaliser avec l’original ».

Henri Meschonnic pense à son tour que le sens ne se laisse pas enfermer dans les mots, comme dans un sac, ou rattacher comme à une étiquette, mais qu’il se dit dans l’entre-deux entre les mots et a fortiori devient objet de visée. Il avance que si quelque chose peut nous rappeler que tout ce qui se conçoit n’est pas dit par des mots, mais entre les mots, c’est la littérature, et un poème. Un entre qui n’est pas du vide, du blanc, mais toute la relation.

Dans ce cas, le **texte original** devient *médiation* ou visée d’un sens à atteindre car il comporte une dimension poétique pouvant être mise à jour de manière continue.

Bibliographie :

- _ Benveniste, E. (1966) : Problèmes de linguistique générale, I, Paris, Gallimard.
- _ Mounin, G. (1958) : Problèmes théoriques de la traduction, Paris, Gallimard.
- _ Mounin, G. (2000) : Clefs pour la linguistique, Paris, Seghers.
- _ Jakobson, R. (1963) : « Aspects linguistiques de la traduction » in Essais de linguistique générale, Paris, Minuit.
- _ Descartes, R. (1637) : Discours de la méthode, Paris, Classiques Larousse (réédition de 1994, commenté par A. Robinet, Larousse).

_ Edelman, G. (1992) : *Bright Air, Brilliant Fire : On the Matter of Mind*, New York, Basic Books (traduction française par A. Gershenfeld (1992) : *Biologie de la conscience*, Paris, Odile Jacob) pour une approche cognitive de la traduction. application en biomédecine.

_ Edelman, G. (2004): *Wider than the sky – The phenomenal gift of consciousness*, New Haven/ London, Yale University Press.

Vision de Umberto ECO : *Dire presque la même chose : concept de la négociation*

Umberto Eco écrivain érudit, philosophe et professeur universitaire italien né le 5 janvier 1932 à Alexandrie et mort le 19 février 2016 à Milan. Il a à son actif plusieurs essais universitaires sur la sémiotique sur l'esthétique médiévale, sur la communication de masse, la linguistique, la philosophie et également des œuvres littéraires très célèbres comme :

Tous les romans sont traduits en français par Jean-Noël Schifano

_ 1980 : *Le Nom de la rose* (*Il nome della rosa*), Paris, Grasset, 1982. Le roman a été augmenté d'une Apostille traduite par M. Bouzaher. Prix Strega 1981 - Prix Médicis étranger 1982

_ 2000 : *Baudolino* (*Baudolino*), Paris, Grasset, 2002. Prix Méditerranée étranger 2002

Il a obtenu plusieurs distinctions :

Titulaire de la chaire de sémiotique et directeur de l'École supérieure des sciences humaines à l'université de Bologne, il en était professeur émérite depuis 2008.

1981 : prix Strega pour *Le Nom de la rose*/ 1982 : prix Médicis étranger pour *Le Nom de la rose*/ 1985 : Commandeur de l'Ordre des Arts et des Lettres/ 2002 : prix Méditerranée étranger pour *Baudolino*/ 2003 : officier de la Légion d'honneur/ 2009 : médaille d'or du Círculo de Bellas Artes⁵/ 2011 : membre associé de l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques)⁶/ 2015 : prix Alphonse-Allais pour l'ensemble de son œuvre⁷.

Doctorats honoris causa : Umberto Eco est titulaire d'une quarantaine de doctorats honoris causa, dont, en France, de l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 (1986) l'université Stendhal-Grenoble 3 (1997), l'université de Franche-Comté (2004), et l'université Panthéon-Assas (2010) et en Belgique, de l'Université de Liège en 1989.

Parmi ses essais les plus célèbres :

L'Œuvre ouverte (1965, seconde révision 1971/ La Structure absente, introduction à la recherche sémiotique (1972) / Sémiotique et philosophie du langage, Paris, PUF, 1988/ Les Limites de l'interprétation (1992) / La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne (1993) / Dire presque la même chose, expériences de traduction (2007)

Source : <https://www.linternaute.fr/biographie/litterature/1775812-umberto-eco-biographie-courte-dates-citations/>

Lisons ces citations autour de la notion de négociation

1-« Je vais recourir très souvent à l'idée de négociation pour expliquer les processus de traduction, car c'est sous l'enseigne de ce concept que je placerais la notion, jusqu'alors insaisissable, de signification. On négocie la signification que la traduction doit exprimer parce qu'on négocie toujours, au quotidien, la signification que nous attribuons aux expressions que nous utilisons. » (Eco, 2006, p. 103).

2- « Un traducteur traduit des textes et, après avoir clarifié le Contenu Nucléaire d'un terme, il peut décider, par fidélité aux intentions du texte, de négocier d'importantes violations d'un principe abstrait de littéralité. » (p.107).

Bibliographie :

_ ECO Umberto (2006), *Dire presque la même chose*, Expériences de traduction, Paris,

Grasset.

Texte :

Bien souvent – et encore récemment – nous regrettons que tant de livres consacrés à notre métier contiennent si peu d'exemples concrets. L'ouvrage d'Umberto Eco intitulé en français. *Dire presque la même chose – Expériences de traduction* nous apporte, à cet égard, un puissant, et double, réconfort. Puissant par l'abondance des exemples et double par la place dominante accordée à la langue de Dante. Cela n'est pas surprenant puisque cet auteur est Italien mais c'est bienvenu. Comme on dit, cela nous change ! Écrivain célèbre, ex-professeur (à Paris), manifestement polyglotte et lui-même traducteur, Eco était vraiment prédestiné à écrire sur ce sujet. Traduit lui-même en de nombreuses langues, il a l'expérience irremplaçable des contacts personnels – et certainement ardues – avec ses traducteurs. On sait en effet combien peuvent être difficiles les relations entre

n'importe quel de nos confrères et un auteur qui connaît les deux langues et serait presque apte à se traduire lui-même !

Eco fait allusion à ce genre de problèmes et illustre son propos en présentant des textes à partir de l'italien et vers le français, l'anglais, l'espagnol, le néerlandais (hélas, improprement dénommé : hollandais !) et même le latin. Quelquefois aussi en sens inverse ! N'oublions pas qu'il a notamment traduit Nerval et Raymond Queneau. L'éditeur assure que l'ouvrage « réjouira » traducteurs, enseignants et étudiants. C'est bien vrai, en tout cas, pour nos confrères et, en outre, il s'agit d'un outil didactique précieux, particulièrement pour les italianisants de tous niveaux. Mais donnons la parole à Eco :

Je me demande si, pour élaborer une théorie de la traduction, il ne serait pas nécessaire d'examiner de nombreux exemples de traduction, mais aussi d'avoir fait trois expériences : avoir vérifié les traductions d'autrui, avoir traduit et été traduit, ou mieux encore, avoir été traduit en collaboration avec son traducteur.

Le bon apôtre ! Il a parfaitement conscience d'être une des rares personnes à remplir, dans le domaine littéraire, l'ensemble de ces conditions ! Redonnons-lui cependant la parole puisqu'il rend hommage à notre profession, ce qui n'est pas le cas de tous les écrivains :

En général, ce n'est pas tant l'auteur qui influence le traducteur, mais plutôt le traducteur qui, demandant un soutien à l'auteur pour une modification qu'il sait hardie, lui permet de comparer le véritable sens de ce que lui, l'auteur avait écrit. Nous avons plaisir à citer Eco mais que le lecteur sache bien qu'il s'efface devant une multitude d'exemples, qui constituent l'essentiel du livre et ici ce n'est pas l'anglais qui prédomine.

Il n'est pourtant pas absent – pourquoi le serait-il ? – et certains termes comme l'anglais américain downtown et uptown, apparemment simples, ne le sont pas tellement à ses yeux : Downtown est certes le quartier des affaires, mais aussi celui du vice (« les bas quartiers »).

L'auteur en conclut « qu'un traducteur doit connaître la langue, mais aussi la topographie de chaque ville ». En l'occurrence, de la ville américaine concernée. En page 364 il cite James Joyce et mentionne, par exemple, en italien la rivière Schelda, qu'il ne parvient pas à situer. Il s'agit de l'Escaut (Schelde en néerlandais).

Mais – nous l'avons déjà dit – ce sont les langues latines qui occupent la place d'honneur. Dans le cas de la Sylvie de Nerval, Eco explique ses problèmes de passage à l'italien, notamment dans la description du vêtement féminin, pas si simple pour un confrère du XXe siècle.

Il traite aussi de l'« allusion », élément quelquefois essentiel de la traduction littéraire et faisant appel à la culture générale, denrée assez rare par le temps qui court !

De tout ce qui précède on pourrait conclure, parodiant Beaumarchais : « Aux qualités qu'on attend d'un traducteur, combien d'écrivains seraient-ils aptes à passer un bac-langues ? » La perfection n'étant pas de ce monde, on peut regretter une certaine lourdeur de style et trop de jargon. C'est un peu malheureusement la loi du genre et les productions d'Eco n'y échappent guère... surtout si elles sont elles-mêmes traduites ! Il y a même quelques fautes de ponctuation et de syntaxe, ce qui est dommage.

Qu'Umberto Eco ait profité de l'occasion pour citer largement ses propres œuvres, cela ne nous choque pas tellement de la part d'un écrivain renommé. La tentation était trop forte ! En tout cas, voilà un livre presque unique en son genre, sortant des chemins battus de la traductologie. Rien que pour cela, grâce lui soit rendue ! Puisse-t-il susciter d'autres vocations !

Dire presque la même chose – Expériences de traduction, Umberto ECO, Éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. 460 pages.

Vision de Paul RICOEUR *Sur la traduction*, coll. Bayard rassemble les textes :

Biographie de Ricoeur :

Est né le 27 février 1913 à Valence (Drôme) et mort le 20 mai 2005 à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine), est un philosophe français.

Productions :

Philosophie de la volonté (1950) / *(Histoire et vérité, 1964)/ De l'interprétation, essai sur Freud, 1966, et Le Conflit des interprétations, 1969), (La Métaphore vive, 1975, Temps et Récit, 1983-1985, Du texte à l'action, 1986)/ Soi-même comme un autre (1990)/ sur les textes bibliques (*Lectures 3, 1994, Penser la Bible, 1998)/ De l'interprétation. Essai sur Sigmund Freud, Le Seuil, 1965/ Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique I, Le Seuil, 1969/ L'Herméneutique biblique, Le Cerf, 2000/ Sur la traduction, Bayard, 2004/**

Prix et distinctions :

Prix Hegel à Stuttgart/ Grand prix de l'Académie française, de la ville de Paris, et de Académie des sciences morales et politiques/ 1999 : prix Balzan/ 2000 : prix Kyoto/ 2003 : prix Paul VI/ 2004 : prix John-Werner-Kluge, Washington

Il développe la phénoménologie et l'herméneutique, en dialogue constant avec les sciences humaines et sociales. Il s'intéresse aussi à l'existentialisme chrétien et à la théologie protestante. Son œuvre est axée autour des concepts de sens, de subjectivité et de fonction heuristique de la fiction, notamment dans la littérature et l'histoire.

1/ « Défi et bonheur de la Traduction » un discours tenu à l'Institut historique allemand le 15 avril 1997

2/ « Le paradigme de la traduction » (leçon d'ouverture à la Faculté de théologie protestante de Paris, octobre 1998) a été publié dans *Esprit* (n° 853, juin 1999).

Et 3/ « Un "passage" : traduire l'intraduisible » qui est inédit.

Extrait 1 : « Défi et bonheur de la Traduction »

Ricoeur déclare que la traduction est un pari difficile à tenir qui peut s'avérer des fois impossibles. Un pari parce que pour le traducteur, il s'agit « d'épreuve », de « peine endurée » et de « probation (stage de novice) ». Un travail sur le titre *L'épreuve de l'étranger* d'Antoine Berman démontre que deux partenaires sont mis en relation par **l'acte de traduire** l'œuvre à travers la langue choisie par l'auteur - et le lecteur destinataire de l'ouvrage traduit. Et, entre les deux, le traducteur qui fait passer le message entier d'un idiome dans l'autre. Le traducteur est donc **un médiateur**. Paul Ricoeur trouve que c'est une épreuve inconfortable, Franz Rosenzweig quant à lui estime que c'est un exercice paradoxal parce qu'il s'agit de servir deux maîtres (l'auteur écrivant en langue étrangère et le lecteur utilisant la même langue du traducteur). S'agit-il de fidélité ou de trahison pour l'un comme pour l'autre ? Schleiermacher, lui, parle en termes de « amener le lecteur à l'auteur » et « amener l'auteur au lecteur ». Ce rapprochement entre auteur et lecteur est considéré par Ricoeur comme un travail de souvenir et de deuil. De deuil parce qu'il est comparable à un accouchement (rester avec la mère ou avoir une identité personnelle encore nouvelle ?). Et de souvenir, car tout n'est pas traduisible pour le traducteur et que son texte ne peut être qu'une copie de l'original et jamais l'original : dans les meilleurs des cas, un original redoublé et dans les pires des cas une mauvaise traduction.

Du côté du lecteur, refuser la médiation du traducteur n'est une option plausible par Ricoeur. L'Histoire a démontré que cette attitude favorisait l'ethnocentrisme linguistique et l'hégémonie culturelle.

La traduction est une épreuve pour le traducteur quand il rencontre des éléments intraduisibles le cas des textes littéraires et plus spécialement la poésie qui se distingue par une difficulté majeure : l'impossibilité de séparer le sens de la sonorité et donc le signifié du signifiant.

Le texte philosophique est également difficile à traduire surtout au niveau des « maître-mots » comme les surnomme Ricoeur qui ne devraient pas être traduit du mot à mot puisque chacun de ses mots résume tout une réflexion qui à l'origine était un ensemble de phrases (intertexte, reprise, transformation, réfutation) et que le philosophe a voulu nommer par un concept. Le passage à une autre langue ne peut pas véhiculer toutes les opérations mentales du philosophe d'une part en plus des problèmes habituels relatifs aux structures spécifiques pour chaque langue.

Comment mesurer alors l'efficacité de la traduction d'un texte philosophique ? Pour Quine, il s'agit de prévoir un troisième texte où l'on mettrait ce qui n'a pas pu être contenu dans la 1^{ère} version de la traduction ou encore faire une lecture critique d'un texte dans une autre langue au lieu de le traduire par des équivalences sans adéquation. Plusieurs textes mal traduits amènent les lecteurs à participer à leur retraduction.

Ricoeur termine sa réflexion en concluant que le traducteur tente de faire un exercice impossible : forcer sa langue à se nourrir d'une langue étrangère et convaincre cette dernière à se déporter vers la sienne. Le travail de deuil est le fait de renoncer à l'existence de la traduction parfaite, traduction absolue, accepter cette incapacité et travailler avec les approximations. Le rêve d'une omni-traduction nécessite une langue universelle où le sentiment de langue maternelle où étrangère serait inexistant.

Le deuil de la traduction absolue génère le bonheur de la traduction. On accepte l'écart entre l'adéquation et l'équivalence en assumant l'irréductibilité de cette paire reconnaissant ainsi le statut indépassable de dialogicité de l'acte de traduire. Le travail de traduction est donc une sorte de doublage linguistique basé sur le principe de correspondance. A l'image du souvenir et du deuil en psychologie freudienne, on ne cherche pas à combler l'écart entre deux langues mais peut être à en accepter la différence.

Extrait 2 : Le paradigme de traduction

Ricoeur tente de définir le terme traduction. Il en propose 2 en expliquant qu'elles ne sont pas contradictoires :

_ un sens strict « transfert d'un message verbal d'une langue dans une autre » prôné par Antoine Berman dans *l'Epreuve de l'étranger*. Son argument étant la pluralité des langues.

_ un autre large « l'interprétation de tout ensemble signifiant à l'intérieur de la même communauté linguistique » choisi par George Steiner dans *Après Babel*, autrement dit « comprendre, c'est traduire ».

_ 1^èrement, la pluralité des langues et leurs diversités c'est ce qui fait vivre la traduction mais peut à n'importe quel moment lui être néfaste, l'exemple du mythe de Babel. La langue est une compétence universelle éclatée et dispersée par la pluralité de ses utilisations. La langue mère ou d'origine serait donc celle du paradis perdu et la pluralité découle de la dispersion- confusion humaine.

_ 2^èmement, la traduction n'est pas un exercice moderne mais a toujours existé avec les marchands, les voyageurs, les espions ... Parler une langue maternelle est un signe que l'on peut en apprendre d'autres.

Les radicaux adoptent des positions extrêmes : la traduction est impossible puisqu'il y a plusieurs langues et elle est possible car toutes ces langues proviennent de celle originelle et universelle. Pour ce faire, Ricoeur donne l'exemple de l'exposé du philosophe analytique Donald Davidson, intitulé : « Théoriquement difficile, dur (hard) et pratiquement facile, aisé (easy) » la dichotomie (traduisible/ intraduisible soutenue par les ethnolinguistes B. Lee Whorf, E. Sapir : différence de structures et de systèmes/ pour eux les soi-disant bilingues sont des schizophrènes).

D'autre part, la traduction est possible et donc il faut chercher dans toute langue les traces de la langue originaire ou bien les marques de transcendance (structures cachées/ codes/ ou autre), les kabbalistes en l'occurrence. Certains sont allés jusqu'à opposer la langue aryenne jugée féconde à celle hébraïque considérée stérile. Un couple linguistique divin qui n'est pas sans dénoncer l'antisémitisme de certains philosophes.

_ Walter Benjamin parle de la traduction comme une mission messianique : La tâche du traducteur », la « langue parfaite », la « langue pure ».

_ Umberto Eco trouve qu'il faut réfléchir en termes d'unité des codes dans son livre *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*.

_ Bacon pense qu'il faut éliminer les impuretés(idoles) des langues usuelles mais Chomsky trouve que les impuretés concernent les fonctionnements et non les termes.

_ Leibnitz souhaite constituer un lexique universel des idées simples, complété par un recueil de toutes les règles de composition entre ces véritables atomes de pensée.

_ Ricoeur redimensionne la réflexion de ces derniers en donnant 2 contre-arguments : 1/ pas de critère scientifique pour déterminer la perfection d'une langue utilisée dans la formation du dit lexique universel car si l'on parle de perfection on suppose qu'il y a adéquation entre les signes et les choses du monde et on exclue tout arbitraire qui est le propre du langage. 2/ nous ignorons la relation entre les langues qui existent et la langue originaire et le processus de dérivation qui les lie. Pas de démonstration disponible jusqu'à maintenant.

Donc ; il faut continuer à croire à la dispersion confusion dans l'exercice de la traduction et quitter la dichotomie « traduisible vs intraduisible » et lui préférer « fidèle vs traître ». Pour cela, il procède à une relecture du mythe de Babel. Il confirme que la genèse commence par la séparation du divin de l'humain et que

ce qui semblé évident est devenu démontrable (fraternité abel vs caen). Résultat confusion et dispersion entre bien et mal, pourquoi donc être surpris que cela se reproduise dans la traduction ? Il convoque Chouraqui dans sa traduction de la Bible (épisode de Noé) et s'interroge comme Hannah Arendt sur l'après Babel. Rien de nouveau toujours confusion dispersion, toujours traduction.

Ricoeur parle ensuite de l'utilité de la traduction : connaître les textes étrangers pour développer sa connaissance/ voyager/ espionner ... et du désir de traduction qu'ont connu les écrivains depuis l'antiquité et ce, pour élargir l'horizon de leur propre langue car il n'existe pas de 3^{ème} langue pour comparer la source à la cible comme il n'existe pas de 3^{ème} homme entre l'homme et l'idée (il y a au maximum équivalence jamais identité).

3- Extrait 3 : Un « passage » : traduire l'intraduisible

Le paradoxe est à l'origine de la traduction mais aussi un effet de la traduction, à savoir le caractère en un sens intraduisible d'un message verbal d'une langue dans une autre :

- 1- L'intraduisible initial : Il y a un premier intraduisible, un intraduisible de départ, qui est la pluralité des langues la diversité, la différence des langues, qui suggère l'idée d'une hétérogénéité radicale qui devrait a priori rendre la traduction impossible (phénomènes de découpage phonétique et syntaxiques). Saussure pense que l'unité de la langue est le mot, Benveniste pense que c'est plutôt la phrase donc un message qui veut signifier quelque chose et un référent : la difficulté est le découpage du sens (le rapport du sens au référent) et donc découpage d'une vision du monde différente. Déjà la vision du monde occidentale a plusieurs référents culturels à lui seul (grec, latin, hébraïque, et à ses périodes d'auto compréhension compétitives, du Moyen Âge à la Renaissance et la Réforme, aux Lumières, au Romantisme.). La tâche du traducteur est le cheminement inverse le traducteur redescend du texte, à la phrase et au mot. Le glossaire est donc la dernière épreuve où se manifeste l'impossibilité de traduire.
- 2- L'intraduisible terminal : en rapport avec l'opération de la traduction. Historiquement parlant, la traduction a toujours existé : curiosité de l'étranger exemple Montesquieu dans *Lettres persanes*. Le dilemme (impossibilité au niveau du concept et possibilité au niveau opérationnel) a fait couler beaucoup d'encre. Eco est pour la construction d'une langue artificielle, Derrida parle de langue originaire. Ricoeur trouve que tout cela relève de fantasmes il qu'il faut comprendre qu'on se situe après Babel. Comment gérer la façon différente dont les diverses langues traitent du rapport entre sens et référent, dans le rapport entre dire le réel, dire autre

chose que le réel, le possible, l'irréel, l'utopie, voire le secret, l'indicible, bref l'autre du communicable.

Une bonne traduction est une équivalence sans identité faisant l'aveu de la différence indépassable.

La construction du comparable est même devenue la justification d'une double trahison

Vision de Jacques Derrida la notion du « sacré »

Biographie : Jacques Derrida (de son vrai nom Jackie Derrida) est un philosophe français né le 15 juillet 1930 à El Biar (Algérie française) et mort le 9 octobre 2004 à Paris.

Il est professeur à l'École normale supérieure, puis directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, il a créé et développé l'école de pensée autour du **déconstructionnisme**. Dans la lignée de Freud et de Heidegger, Derrida remet en question la phénoménologie et la métaphysique traditionnelle et introduit une nouvelle manière de penser les sciences humaines.

Jacques Derrida est l'auteur de plus de quatre-vingts livres, exemples :

_ Jacques Derrida *Introduction (et traduction) à L'origine de la géométrie de Edmund Husserl*, Paris, PUF, 1962

_ Jacques Derrida - "Psyché, Inventions de l'autre (tome 1)", Ed : Galilée, 1987, p213-215 - Des tours de Babel

_ Le monolinguisme de l'autre, Paris, Galilée, 1996

Définition de la traduction :

« La traduction n'est ni une réception, ni une communication, ni une reproduction d'un texte dans une autre langue : c'est une opération destinée à assurer sa survie comme œuvre. »

Jacques Derrida reprend le texte de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur*. ; « Traduire, ce n'est ni recevoir, ni communiquer, ni représenter, ni reproduire. C'est un engagement, une responsabilité. Il faut s'acquitter d'une dette. Laquelle ? Le traducteur est un héritier. On lui a fait don d'une semence, et il doit la rendre. Pour cela, il ne peut en rester à la restitution d'un sens [car cette restitution est impossible], son obligation va plus loin : il doit contribuer à la maturation de l'œuvre, la faire vivre plus et mieux. »

Chaque **traduction est un événement unique, une performance**. Il lui faut, a priori, un traducteur qui soit un sujet, un signataire. Dans un contexte donné, il

peut se trouver qu'un tel traducteur, capable de supporter l'œuvre, se présente. Mais même si aucun n'est disponible dans ces circonstances, l'exigence de traduire persiste, car elle tient à la structure même de l'œuvre. Celle-ci survit a priori, même si elle n'en trouve pas les conditions.

La position de Jacques Derrida par rapport à cet axiome benjaminien est **double**.

1/ D'une part, il y a de l'intouchable, de l'intraduisible, qui légitime et appelle la diversité des traductions.

2/ Mais d'autre part, il reproche à Benjamin de revenir aux oppositions contenu/langue, fond/forme, signifié/signifiant. L'original serait "naturel", par opposition à la traduction, "artificielle" (un schème classique de la philosophie). Le langage pur, authentique, s'opposerait à l'étranger, l'identique à soi s'opposerait à l'inadéquat.

D'ailleurs dans la loi française, **la traduction est une œuvre originale**, protégée à ce titre par le **droit d'auteur**. On ne peut donc pas faire de distinction d'essence entre l'œuvre et ses dérivés. Devant cette tension, **Jacques Derrida** avance la **notion d'hymen** qu'il avait déjà développée par ailleurs : un tissu qui, à la fois, unit et déchire.

II- Les théories, approches et modèles de la traduction au XXe siècle

Définition : La traductologie linguistique

1950 : La traductologie linguistique a débuté dès les années 50 du siècle dernier : les traductologues pensaient codifier ce domaine et le réduire à un simple transcodage linguistique pour que la traduction devienne un exercice automatique. L'exemple de la « **stylistique comparée** » : **Jean Darbelnet** (1904-1990) prof à Canada, auteur de *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, et **Jean-Paul Vinay** (1910-1999) Phonéticien, linguiste, polyglotte, pédagogue, dessinateur, musicien et aussi traducteur. Ils ont publié ensemble l'ouvrage *la Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction* à Montréal en 1958. Ils s'inscrivent dans la lignée de dans la suite de la stylistique moderne fondée par Charles Bally.

Les deux auteurs notaient que le passage d'une langue à l'autre se fait soit par traduction directe, soit par traduction oblique. Ils définissaient trois procédés techniques de traduction directe (l'emprunt, le calque, la traduction littérale) et quatre procédés relevant de la traduction oblique (la transposition, la modulation, l'équivalence, l'adaptation). (Morini, 2007 : 63-67)

Si pour les premiers linguistes, le mot séparé des 2 c\$ot »s par des blancs est l'unit » petite de la traduction, les mots composés et les locutions « un face à face », « porte-monnaie » sont des contre exemples donnés par les 2 canadiens qui considèrent que l'unité la plus petite en traduction « le plus petit segment de l'énoncé dont la cohésion des signes est telle qu'ils ne doivent pas être traduits séparément ».

Si nous considérons la correspondance entre les unités de traduction et les mots du texte, trois cas peuvent se présenter :

- unités simples : chacune d'elle correspond à un seul mot. C'est évidemment le cas le plus simple et le plus fréquent. Dans la phrase : « il gagne cinq mille dollars », il y a autant d'unités que de mots et on peut remplacer chaque mot séparément sans changer la texture de la phrase. Ex. « Elle reçoit trois cent francs ».

- unités diluées : elles s'étendent sur plusieurs mots qui forment une unité lexicologique du fait qu'ils se partagent l'expression d'une seule idée. au fur et à mesure que : as dans la mesure où : in so far as

- unités fractionnaires : l'unité n'est alors qu'une partie d'un mot, ce qui veut dire que la composition du mot est encore sentie par le sujet parlant. « relever quelque chose qui est tombé », mais non « relever une erreur » ; « recreation », mais non « récreation » (Vinay-Darbelnet, 1958 : 34-37)

Dans la pratique, il est plutôt question de traduction « phrase à phrase » dont l'objectif est de parvenir, à une traduction « texte à texte ».

1-L'emprunt se servira de termes étrangers nouveaux pas les anciens comme alcool

2-Le calque : on emprunte à la langue étrangère le syntagme, mais on traduit littéralement les éléments qui le composent. On recense un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la langue-cible, en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue-cible une construction nouvelle.

3-La traduction littérale : « La traduction littérale ou le mot à mot désigne le passage de la langue-source à la langue-cible aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique : « Where are you ? » « Où êtes-vous ? »

Exemple : Si nous considérons les deux phrases suivantes : (1) « He looked at the map » (2) « He looked the picture of health », nous pourrions traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale: « il regarda la carte », mais nous ne pouvons pas traduire ainsi la seconde: « il paraissait l'image de la santé ».

4-La transposition : « remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'à la traduction interlinguale ».

5-La modulation « est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage. Elle se justifie quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de la langue d'arrivée ».

6-L'équivalence : « Il est possible que deux textes rendent compte d'une même situation en mettant en oeuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence ».

Exemple : Les proverbes

7-L'adaptation : Traduire : « he kissed his daughter on the mouth » par « il embrassa sa fille sur la bouche », On pourrait résoudre la situation comme suit : « il serra tendrement sa fille dans ses bras ».

III. Les approches tributaires des théories littéraires

La traductologie littéraire :

Années 50-60 : Une vision subjective de l'acte de la traduction. Les chercheurs littéraires travaillent sur différences sémantiques entre les textes originaux et traduits et au volet éthique.

Années 70 : naissance d'une nouvelle école *Translations Studies* en Grande Bretagne, au Pays Bas et en Israël dans le cadre des études littéraires comparées de certains pays où le contexte politique s'y prêtait.

Les approches poétologiques - Baudelaire, Paul Valéry, Efim Etkind, Meschonnic

La poétique est l'étude de l'art littéraire en tant que création verbale. Efim Etkind (1918-1999) voit deux grands courants dans la traduction poétique, représentés chacun par un des poètes majeurs de la littérature française : Charles Baudelaire (1821-1867) et Paul Valéry (1871-1945). Pour Baudelaire, il n'est possible de traduire la poésie que par la prose rimée, tandis que pour Valéry, il ne suffit pas de traduire le sens, mais il faut tenter de rendre la forme, y compris la prosodie du poème original. Il est de l'avis de Valéry et distingue six types de traductions poétiques :

La traduction-information, traduction en prose qui vise à transmettre seulement l'idée générale de l'original et qui est privée des prétentions esthétiques.

- La traduction-interprétation, qui combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse. Selon Etkind, la traduction du « Corbeau » d'E. A. Poe par Ch. Baudelaire appartient à cette catégorie (prose accompagnée de commentaires).
- La traduction-allusion, traduction d'un poème qui applique la rime et le mètre appropriés seulement au début (au premier quatrain par exemple), en traduisant le reste par le vers libre et non rimé, laissant au lecteur la possibilité d'imaginer comment était le poème original rimé tout entier.
- La traduction-approximation, qui sacrifie souvent la forme originale (les règles prosodiques, la rime) pour sauvegarder le sens du poème.
- La traduction-recréation, qui recrée l'ensemble tout en conservant la structure de l'original.
- La traduction-imitation, qui est réalisée parfois par les poètes qui ne cherchent pas à recréer fidèlement l'original mais s'en inspirent pour exprimer leurs propres idées.

IV. La théorie du skopos et les approches fonctionnalistes

Les approches fonctionnalistes de la traduction

Au cours de l'histoire, on trouve des traducteurs, pour la plupart de la Bible et de textes littéraires, qui ont affirmé que la traduction dépendait ou était en grande partie déterminée par la situation. Pourtant, le concept de bonne traduction était souvent associé à une fidélité mot-à-mot au texte source, bien que le résultat soit souvent différent de cette finalité proclamée théoriquement.

Plusieurs traducteurs de la Bible partageaient l'avis que le processus de traduction doit comprendre les deux démarches : la reproduction fidèle des caractéristiques formelles du texte source et l'adéquation aux lecteurs cibles : St Jérôme (347-419) et Martin et Luther (1483-1546).

Toutes ces approches linguistiques ne voyaient dans la traduction qu'une opération de transcodage. Au début des années 1970, grâce à l'essor d'une vision plus pragmatique, l'attention des traducteurs et traductologues s'est déplacée du mot et de la phrase comme unité de traduction vers le texte.

Texte :

La théorie du skopos

« Le mot grec skopos signifie la visée, le but ou la finalité (cf. lo scopo en italien). Il est employé en traductologie pour désigner la théorie initiée en Allemagne (surtout à l'Université de Heidelberg) par Hans Vermeer à la fin des années 1970. Parmi ses promoteurs, on trouve également Christiane Nord et Margaret Ammann. La théorie du skopos s'inscrit dans le même cadre épistémologique que

la théorie actionnelle de la traduction, et s'intéresse également avant tout aux textes pragmatiques et à leurs fonctions dans la culture cible. La traduction est envisagée comme une activité humaine particulière, ayant une finalité précise et un produit final qui lui est spécifique (le *translatum*).

C'est le client qui fixe un but au traducteur en fonction de ses besoins et de sa stratégie de communication ; Hans Vermeer prend en considération les types de textes définis par K. Reiss (informatifs, expressifs, opérationnels) pour mieux préciser les fonctions qu'il convient de préserver lors du transfert. Ainsi, le texte source est conçu comme une offre d'information fait par un producteur en langue A à l'attention d'un récepteur de la même culture. La traduction est envisagée comme une offre secondaire d'information, censée transmettre plus ou moins la même information à des récepteurs de langue et de culture différentes.

Le *skopos* du texte (= le but, l'objectif communicationnel ultime que le texte traduit doit atteindre) peut être identique ou différent entre les deux langues concernées : s'il demeure identique, Vermeer et Reiss parlent de permanence fonctionnelle ; s'il varie, ils parlent de variance fonctionnelle. Dans un cas, le principe de la traduction est la cohérence intertextuelle, dans l'autre, l'adéquation au *skopos*. »

Source : <https://pdfslide.net/documents/fonctionnalisme-dans-la-traduction.html>

Katharina Reiss et la catégorie fonctionnelle de la critique de traduction

Katharina Reiss a enseigné pendant plus de quarante ans la traduction, tout d'abord à l'Université d'Heidelberg (1944-1970). Pour elle, le traducteur doit faire face à des situations où l'équivalence n'est pas réalisable et même, dans certains cas, n'est pas souhaitable. Katharina Reiss affirme que « tous les types de traduction peuvent être justifiés dans des circonstances spécifiques. Une version interlinéaire peut être très utile pour les recherches dans le cadre de la linguistique comparative. Une traduction littérale est un bon outil pour l'apprentissage d'une langue étrangère. La traduction philologique est appropriée si on veut se concentrer sur les différents moyens par lesquels les significations sont exprimées verbalement dans différentes langues.

Hans J. Vermeer : la théorie du *skopos* et ses prolongements

La traduction est un type d'action humaine doté d'une finalité et intervenant dans une situation donnée. Il appelle sa théorie, la théorie du *skopos* (*Skopostheorie*), une théorie de l'action intentionnelle ciblée. Dans son cadre, un des facteurs les plus importants dans la détermination de la finalité d'un texte traduit est le

destinataire, avec sa connaissance culturelle du monde, avec ses attentes et besoins communicationnels.

Les fondements de la théorie du skopos

a) La consigne

La consigne de la traduction est un document, fourni par le donneur d'ouvrage et accompagnant le texte à traduire, qui précise les critères de traduction du texte. Elle doit contenir notamment des informations explicites ou implicites concernant :

- la fonction ou les fonctions du texte cible
- les destinataires du texte cible
- le moment prospectif et le lieu de réception du texte cible
- le support (le moyen de transmission) du texte cible et la motivation de sa production

ou réception (Nord, 2008 : 78-79).

Si le client et le traducteur ne sont pas d'accord quant au type de texte traduit servant le mieux la finalité recherchée, le traducteur peut refuser le contrat (et risquer de perdre ce client) ou refuser d'assumer la responsabilité de la fonction du texte traduit et se résigner à satisfaire les attentes du client. (Nord, 2008 : 44-45)

b) La cohérence inter- et intra-textuelle

Le traducteur doit notamment respecter la règle de cohérence intra-textuelle qui stipule que le texte cible (translatum) doit être suffisamment intelligible pour le récepteur et avoir un sens dans la situation communicationnelle et culturelle d'accueil, comme une partie de son monde de référence. Le traducteur doit respecter aussi la règle de cohérence intertextuelle, ou la règle de fidélité, qui est un lien entre le texte traduit et le texte source.